

CESAIRE ET L'AFRIQUE, EN POESIE

Nous avons tenté d'évoquer, voici déjà cinq ans, dans la revue Europe consacrée à Aimé Césaire, ce que l'Afrique avait pu représenter pour cet Antillais considérable.

Pour l'intellectuel soucieux de son histoire cambriolée par les marchands d'esclaves de part et d'autre de l'Atlantique.

Pour le chercheur en quête de cette lointaine terre d'origine source de sa culture.

Pour le politique militant pour la libération des peuples sur le Continent noir.

Aujourd'hui nous souhaitons seulement nous attarder sur le poète, dont le cœur et l'imaginaire furent dynamisés par ce dialogue profond avec l'Afrique, aussi bien celle du passé que celle de l'avenir. C'est là qu'il plongera ses "racines ancreuses" et qu'il trouva l'énergie de "pousser le grand cri nègre si fort que les assises du monde en seront ébranlées".

Si les assises du monde en furent ébranlées, nous n'en sommes plus si sûrs aujourd'hui, hélas ! – En revanche je peux affirmer que ce cri jeta comme un pont suspendu vers l'Afrique, par delà l'océan et les siècles.

Et que le nom, l'action, l'appel de Césaire fut entendu du Sénégal jusqu'au Congo.

Ainsi fut établie la jonction entre les deux continents – l'Afrique et l'Amérique – par ces intellectuels qui fondèrent à Paris le Mouvement de la Négritude dans les années trente. "Dans les années 1930 une mutation s'accomplit, écrit R. Toumson, le regard des Blancs change de fond en comble en même temps que change le regard des Nègres sur eux-mêmes. Et ce changement est consolidé par ceux que rassembla sous la même bannière, la revue Présence Africaine à laquelle participèrent les Antillais, les Afro-américains et les Africains, quinze ans plus tard.

Césaire toujours en tête, avec Senghor du reste, hérauts d'une armée en marche, éclaireurs, prophètes d'un monde nouveau. Et leur voix nous atteint toujours en ce début du XXI^e siècle, comme une promesse d'embellie après les orages que nous vivons.

Mais l'Afrique, pour le poète Césaire ?

Pourquoi ? Comment ? Depuis quand ?

Dès le **Cahier du Retour au pays natal** (1939) on le surprend à invoquer le Kaicédrat royal, arbre de l'Ouest africain n'existant pas aux Caraïbes. Kaya sénégalensis, au bois dur et rouge, qu'on nomme ici acajou.

Et l'on pourra tout au long des chemin rocailleux de sa poésie suivre les traces de sa soif, de sa faim d'Afrique même si elle apparaît souvent comme une "princesse pitoyable"

"L'Afrique dort, ne riez pas l'Afrique saigne, ma mère

et s'ouvre fracassée à une rigole de vermines

à l'envahissement stérile des spermatozoïdes du viol" (Les Chiens se taisaient).

en roman

Car l'Afrique fut terre de chasse pour les esclavagistes puis terre d'exploitation pour les colons, où le nègre servit de "moteur-à-bananes" comme l'écrivit Albert Londres en 1929.

Les Antillais sot fils du viol de ce continent, ils en portent encore la marque indélébile, ils n'ont pas oublié : *"La chair vole en copeaux d'Afrique sombre"*.

Cette souffrance-là demeure et ne s'évacue pas en quelques générations.

"J'habite une blessure sacrée" écrit Césaire qui, comme tous les poètes noirs des Amériques l'ont entendue, vécue et revécue, cette anamnèse du passé cruel de leur race :

*"Une rumeur de chaînes, de carcan monte de la mer
un gargouillement de noyés, de la panse de la mer
un claquement de feu, un claquement de fouet
des cris d'assassins... la mer brûle ou c'est l'étope de mon sang qui brûle
Oh ! le cri... toujours le cri fusant des mornes"*

(Les Chiens)

Cependant au-delà de cette déchirure existentielle, en remontant plus loin, plus haut dans le passé, les poètes de la Négritude surent retrouver l'Histoire. Et l'Afrique des empires.

C'est Césaire toujours et dans le même poème qui évoque Djenné la cité rouge, et Tombouctou, Bornou, Bernin, Sokoto, villes capitales de ces empires prestigieux ; et aussi Sikasso dont le roi Ba Bemba se fit sauter dans son fortin plutôt que de se rendre à l'envahisseur. Comme Dessalines ? Comme Delgrès ?

Dans le **Cahier** déjà il s'était rappelé les Askia du Songhoï et les princes du Ghana. Mais c'était sur le mode de la dérision "non, nous n'avons été jamais amazones du roi de Dahomey, etc. etc... nous ne sentons pas sous l'aisselle la démangeaison de ceux qui tinrent la lance...".

Fils d'Afrique les Antillais, certes, mais fils déchus : arrachés, vendus, déportés, revendus. N'était-ce pas sans remèdes ?

Et pourtant... c'est bien encore vers ce continent où Césaire n'avait encore jamais mis les pieds, qu'il se retourne ; et il y découvre une énorme puissance de révolte ; il retrouve l'étincelle jaillissant du "vieil amadou déposé par l'Afrique au fond de lui-même".

C'est en Afrique qu'il puise les images les plus agressives – ses armes miraculeuses – arcs, sagaies, couteaux de jet, machette, mais aussi lions, scorpions, termites, fourmi-maniant, criquets, cobra, murène, cactus, datura... soit tout ce qui coupe, pique, mord, ronge, empoisonne...

C'est l'Afrique qui – pour lui – se révèle siège d'une force irréductible, dépositaire de ce "ngolo" force vitale bantoue¹ et fondement de l'animisme africain.

Cette force africaine le Rebelle la convoque, car s'y trouve accumulée toute l'énergie nécessaire à sa révolte ontologique :

*"Afrique j'ai de la frénésie cachée sous les feuilles à ma suffisance
je tiens à l'abri des cœurs à flanc de furie
la clé des perturbations et tout à détruire
le soufre mon frère le soufre mon sang".*

(Les Chiens)

L'Afrique pour Césaire fut cette réserve, ce potentiel de vengeance, de violence, d'explosion... de résurgence, *de renaissance.*

Elle lui fournira ses mots-silex, ses "mots-Shango" dit-il lui-même en référence au Dieu de la foudre du panthéon nigérien. A l'instar des volcans des Antilles, des fleuves et des anacondas d'Amazonie.

¹ C'est le père Placide Tempels qui met à jour ce concept dans **La philosophie bantoue** (Présence Africaine) éditée à la même époque que **Les chiens se taisaient**.

Elle alimentera son "langage de cap et d'épée".

L'Afrique barbare, l'Afrique cannibale, celle "des épidémies et des épizooties", l'Afrique de tous les dangers pour le négrier, le prédateur, le colonisateur.

L'Afrique indomptable et qui se défend, contrairement aux îles caraïbes "j'ai voulu acclimater un arbre de soufre et de lave chez un peuple de vaincus".

Il faut comprendre que pour Césaire les Indépendances de l'Afrique et celle du nègre furent un même combat. Il a toujours été branché sur la diaspora, et dès le début sur ce Continent Noir "où la mort fauche à larges andains" (Cahier).

La place surprenante que ce continent a prise dans l'esprit du poète, a sans doute orienté son œuvre, plus encore que son action politique.

Césaire en effet "accompagne" l'Afrique jusque bien après les indépendances. Son recueil **Ferrements**, ses pièces **Le roi Christophe** et **Une saison au Congo** sont des œuvres inspirées par l'Afrique parfois plus que par les Antilles. Si bien que les universités et lycées africains les ont toujours au programme, de même que Le Cahier du Retour.

Mais je ne voudrais pas vous égarer sur la réception de Césaire en Afrique. Il y a des thèses à faire sur ce sujet.

Nous parlions de sa poésie et tenons à y revenir. Car c'est là que se dessine cette Afrique imaginaire telle que le poète l'a reconstruite, à la mesure de son désir.

Et le problème n'est pas ici de se demander si cette image est ou n'est pas le miroir fidèle d'une Afrique réelle.

Mais ce que représente l'Afrique pour le poète, en termes de colères, de frustrations, de souffrance.

Mais aussi en termes d'affection, de rêve, d'espérance.

Et nous terminerons ce trop rapide parcours dans une œuvre de longue haleine, par cette dernière dimension de la poésie césairienne.

Car l'image de l'Afrique assez sommaire au début, n'a cessé d'évoluer et de s'enrichir avec sa connaissance personnelle des Africains.

Et l'Afrique barbare, pays du "soleil hurleur", va se transformer en "main ouverte tendue à toutes les mains blessées du monde". Dans le Tiers Monde des années soixante l'Histoire avançait enfin, et Césaire voyait pousser les nations nouvelles.

*"Vertes et rouges je vous salue de mon île lointaine je vous dis Hoo !
Et vos voix me répondent : il y fait clair".*

(Ferrements)

Ce poème est dédié à Senghor, mais il y parle de la Bénoué du Logone et du Tchad, il y parle de la Guinée et du Mali il y voit :

*"Kivu vers Tanganyika descendre
par l'escalier d'argent de a Ruzizi".*

Il y entend "rugir le Nyaragongo"

Le très beau poème sur Addis-Abeba écrit en 1963 manifeste une euphorie rare chez Césaire. Il y associe le baobab, le palmier et l'eucalyptus dans son "cœur d'îles et de Sénégal". Il rêve de la reine de Saba en écoutant Myriam Makeba ; il entend la voix de l'Afrique et le cri du lion sud-africain :

"et ce fut pour nous an neuf... lichen profond lâcher d'oiseau"

L'Afrique sera pour lui le lieu où se réalisent tous ses espoirs de liberté, de dignité :
"*Et je vous vois hommes, point maladroits sous le soleil nouveau*" (Ferrements).

Certes Césaire apprend rapidement qu'il était trop pressé.

C'est bien à contre-cœur qu'il admit que "les peuples vont de leur petit pas" et que les Christophe, les Lumumba sont des prophètes ou des martyrs. Ils meurent pour l'honneur de l'Afrique.

*"L'Afrique est comme un homme qui dans le demi-jour se lève,
et se découvre assailli des quatre points de l'horizon"*

(Une saison au Congo).

Il mit cependant vingt ans à comprendre qu'il ne verrait pas le continent triompher de ses problèmes.

Alors le poète petit à petit se repliera sur sa Caraïbe.

"Les espoirs trop rapides rampent scrupuleusement

Pour ma part en île je me suis arrêté fidèle

Debout comme le prêtre Jehan un peu de biais sur la mer"

Résigné en apparence, le Rebelle, il ne verra pas l'homme noir triompher de son destin ; il n'y a pas de miracles ; la lutte continue, mais Césaire n'y participera plus directement. Ce sera la diabase.

A partir de ce temps-là, l'Afrique, il va l'intérioriser ; il s'identifiera à ce prêtre Jean parti pour l'Éthiopie au XVI^e siècle et dont on perdit la trace. Et dans ses derniers poèmes on verra surgir parmi la faune et la flore antillaises, les fromagers, les baobabs du Sénégal, les ponts de lianes, les masques goli de Côte d'Ivoire, l'hyène et le vautour du mythe de Wagadou qu'il a retrouvé dans l'Epopée bambara ; et puis aussi cet usage des pasteurs du Rwanda de baptiser leurs vaches de plusieurs noms :

"Nom de faveur : lune qui mûrit

nom secret : ronde de la nuit".

Ainsi l'Afrique le suit dans ses rêves, après qu'il l'ait accompagnée dans sa guerre.

Et aujourd'hui lorsqu'il arpente en tous sens les sentiers de sa Martinique (1100 km²) il s'arrête soudain devant une plante sauvage : "elle vient d'Afrique, n'est-ce pas ? C'est le vent qui a transporté la graine". Et il a raison, c'est une plante du Sénégal : La Calotropis procera.

Si depuis 10 ans le poète n'écrit plus, bien qu'il ait gardé toute sa tête, n'est-ce pas je me le demande, parce que l'Afrique est loin, que Senghor est parti, et que les liens se relâchent avec le Continent d'où il tirait son "ngolo", au Mali on dirait "nyama".

Autrement dit :

"La force de regarder demain" ?

=====